

rier de la jeune femme était à mes côtés, pour qu'il me fût possible d'en douter. Je remerciai la Providence, qui me le livrait ainsi, et je me promis de le surveiller de si près, qu'il ne pût m'échapper à la descente du convoi. Cependant je voulus risquer une épreuve pour achever de me confirmer dans mes conjectures, si elles étaient justes.

Après m'être également accommodé dans mon coin, comme si j'eusse voulu aussi me livrer au sommeil, en me plaçant toutefois de manière à ne perdre aucun des mouvements de mon inconnu, autant que pouvait me le permettre la faible lueur de la lampe suspendue dans la voiture, j'attendis quelques instans, autant pour laisser croire que je commençais à m'assoupir, que pour bien accoutumer mes yeux à plonger dans le jour douteux qui nous éclairait à peine. Quand je crus le moment propice, je me mis à prononcer, comme si j'eusse rêvé : Marie-Cécile, hôtel du *Lion d'Or*,... a été assassinée aujourd'hui, à quatre heures, dans la forêt d'Y....

Mon compagnon se leva comme s'il eût été piqué par un serpent, et se précipitant sur moi :

— Qui es-tu ? s'écria-t-il, je veux le savoir.

Je le vis, tandis qu'il s'efforçait de me comprimer d'une main vigoureuse, chercher de l'autre à saisir un poignard dont j'apercevais le manche.

Prévoyant ce qui pouvait arriver, je n'avais pas négligé de prendre certaines précautions à tout événement. Je tenais donc un pistolet tout armé, que je lui présentai à la figure.

— Si vous bougez, lui dis-je avec sang-froid, vous êtes mort ! Vous introduisez-vous donc dans les voitures publiques par fraude pour y assassiner les gens ?

Mon sang-froid, ou pour mieux dire la vue de mon pistolet, et la certitude que je n'hésiterais pas à m'en servir, parurent le faire hésiter lui-même.

— Pardonnez-moi, me dit-il ; vous avez rêvé tout à l'heure ; moi, j'ai rêvé à mon tour. Votre songe n'était que mélancolique, le mien m'a retracé des dangers que j'ai courus dans la journée : cette forêt que nous venons de traverser n'est pas sûre.

— On n'y assassine que des femmes, répondis-je.

— Oui, reprit-il, j'ai cru entendre de loin des cris de détresse qui m'annonçaient quelque chose de semblable.

— Et vous n'avez pas couru pour prêter secours ?

— J'étais beaucoup trop fatigué par mes courses de la journée. A peine pouvais-je marcher.

— Cependant vous avez sauté dans la voiture avec une vigueur qui annonçait peu une si grande fatigue.

Je vis à l'instant que j'avais été trop loin, que j'échangeais mon rôle d'observateur contre celui d'accusateur, et qu'il me fallait me décider, une fois la vitre brisée, à le soutenir, au risque de ce qui suivrait, ayant affaire à un scélérat bien décidé à ne rien ménager. Il était inutile d'attendre aucun secours du dehors, car tout ce qui se passait dans l'intérieur de notre voiture était aussi complètement ignoré des autres voyageurs, que si nous eussions été séparés par plusieurs milles. Le bruit des roues empêchait d'entendre nos voix.

— M'accuseriez-vous, reprit-il avec hauteur, d'avoir été l'assassin ?

— Je ne puis accuser qui je ne connais pas, repris-je à mon tour avec fermeté ; mais vous expliquerez à d'autres, qui au-

ront le droit de vous le demander, d'où vient le sang qui vous couvre encore la main. J'avais aperçu cet horrible stigmaté pendant qu'il m'étreignait le moment d'avant.

— Cela étant, dit-il d'un ton féroce, il pourra y en avoir sur les deux, car l'un de nous ne sortira pas vivant d'ici.

A l'instant, il s'élança de nouveau sur moi, cette fois le poignard nu à la main. Je presse la détente de mon pistolet ; il me semble qu'il produit un fracas horrible, comme si le monde s'écroulait, et qu'accompagnaient des cris plus horribles encore. Je tombe ébranlé par une secousse violente ; tout l'espace devant moi est rempli d'une masse de feu ; un monstre gigantesque et informe enfonce la voiture comme pour s'y précipiter, et la brise en éclats en soufflant par ses immenses naseaux des torrens de fumée, et d'un liquide brûlant. Je me crus précipité en enfer avec le meurtrier ; je n'eus que le temps de m'écrier : " Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! " Et je m'évanouis en proie aux plus atroces douleurs.

Depuis l'arrivée par escalade des deux inconnus, la tempête n'avait fait qu'aller en croissant ; la neige tombant à flocons, aveuglait les conducteurs. La machine sortit des rails ; un obstacle lui fit faire une évolution inverse, et elle était venue se précipiter sur le convoi au moment où la chaudière éclatait. Plusieurs personnes perdirent la vie dans cette terrible catastrophe. Au milieu des morts, confondus parmi les débris, on distingua un homme mutilé d'une manière si épouvantable, que la tête était séparée du tronc. Personne ne le reconnut pour l'avoir vu monter. Dans l'une des poches de ses vêtemens, sur lesquels on remarquait des taches sinistres, était un petit portefeuille contenant des cartes de visites portant les noms de : Gustave Warbourg. On ne put jamais parvenir à savoir quel était son pays ou sa profession. La même obscurité enveloppe encore la mémoire de l'infortunée Marie-Cécile. Arrivée seulement depuis quelques jours à l'hôtel du *Lion-d'Or*, elle n'avait vu que Gustave Warbourg deux ou trois fois, et chaque fois elle avait paru plongée dans une amère douleur.

Mon excellente tante, dès qu'elle sut l'accident qui m'était arrivé, s'empressa, malgré ses quatre-vingts ans, de venir me visiter. Il est inutile de dire qu'elle se servit de la voiture, quelque empressement qu'elle eût de me voir. Sa figure vénérable fut la première que j'aperçus quand je repris connaissance au bout de plusieurs jours de délire. J'étais brûlé, couvert de blessures ; mais l'on n'aurait su dire si le poignard de Gustave Warbourg m'avait frappé. Lorsque je pus faire ma déposition devant la justice, le seul des hommes chargés de veiller à la direction de la locomotive qui eût échappé à la mort, affirma que personne n'avait pu s'introduire sur le tender sans qu'il s'en fût aperçu. Il était si peu vraisemblable d'ailleurs qu'un individu eût fait un tel miracle d'agilité, que tout ce que je pus dire à ce sujet passa sur le compte de la fièvre. Je suis certain pourtant d'avoir bien vu.

Le premier mot de ma tante, dont l'antipathie pour les chemins de fer était plus forte que jamais, fut :

— Dieu vous a protégé miraculeusement en même temps qu'il faisait justice d'un meurtrier, mais ceux qui le tentent s'exposent à se priver de sa protection.